
Tahar Ben Jelloun. *L'Homme rompu.*
Paris: Éditions du Seuil. 1994

C'est en hommage à un écrivain indonésien Pramoedya Ananta Toer, interdit de publication et assigné en résidence surveillée à Djakarta, que Tahar Ben Jelloun dédie son roman *L'Homme rompu*. Quiconque n'est pas étranger à l'oeuvre de Tahar Ben Jelloun et sa thématique retrouvera dans *L'Homme rompu* un univers typiquement familial du cadre marocain, où l'écho de ses écrits précédents est magistralement présent. En fait, une action de recherche dans le domaine du vécu et des rapports de communication entre les hommes, pour tenter d'exorciser leur angoisse dans un monde, désormais, extrêmement inquiétant.

Fidèle à sa démarche, Ben Jelloun nous livre le portrait d'une fraîche réalité quotidienne de son pays natal. Il circonscrit le Maroc, comme dans presque toutes ses écritures, comme le lieu privilégié où se déploiera la trame de Mourad, le personnage principal de *L'Homme rompu*, et où se combineront les sorts d'hommes rongés par la misère. Une autre occasion pour scruter

comme à l'accoutumée les situations conflictuelles d'une nouvelle thématique sociale, avec ses enjeux, ses violences, ses flux et ses reflux tout en élargissant le champ romanesque à d'autres horizons moins explorés avec autant de réalisme.

Le sujet du roman donc, porte sur la corruption que l'auteur qualifie d'entrée de jeu comme "... une calamité aujourd'hui banale aussi bien dans les pays du Sud que dans ceux du Nord." Un choix périlleux certes, mais d'emblée soutenu par un engagement total et sans appel de l'auteur de la soudure fraternelle.

Le lecteur ne sera pas plus étonné par le fléau lui-même que par le geste solennellement fraternel de solidarité exprimé à l'homme universel en tant que tel. Il y verra peut-être de nombreux points de rapprochement avec son propre destin ou celui de ceux, innocents, martyres et exclus qui endurent le calvaire des autres, ceux-là, riches, puissants et tyrans.

L'écrivain, avec cette fresque sociale simple et presque sympathique, se lance avec une acuité fougueuse sur les voies d'une genèse de la société marocaine,

celle de ses hommes, et par extension celle de tous les hommes, s'interrogeant et interrogeant la conscience sur le cheminement de notre condition humaine qui semble indéniablement échouée en épave devant le savoir de l'homme.

Le thème de la corruption, intéresse toutes les sociétés où se déploient à chaque instant d'innombrables transactions de relations plurielles. De la plus insignifiante à la plus éserieuses, mais toutes susceptibles de succomber sous l'effet des visages multiples de la tentation. La corruption est ici désir. Le désir du pouvoir et de l'argent. Refoulé, il devient démesure, s'accepte et s'apprivoise. Certes, il a fallu beaucoup de courage et d'orgueil à Mourad pour résister à la tentation minée par les reproches de sa famille et l'ironie noire et implacable de ses collègues de travail, mais en vain. Sa responsabilité de délivrer des permis de construire, soudée à une intégrité sans faille, ne tient plus qu'à un fil, vacille sous ses pieds lorsque après tous les soubassements et les dénigrement dont il devient la cible élue le transforment en un être éprouvé, vidé et chosifié à l'image d'un minuscule grain de sable.

C'est donc, aux multiples visages de l'homme moderne en totale déperdition devant un inéluctable destin dont il ne comprend plus très bien ni le fonctionnement ni l'organisation, que Ben Jelloun nous confronte en nous responsabilisant et en avortant avec douceur notre indifférence au gré d'une histoire tragique qui nous absorbe et nous intègre du début à la fin. En somme, le texte est une réflexion sur le dépassement total de l'être démunie de ses moyens les plus élémentaires. Seul échappatoire possible à sa condition sociale imposée, il la doit au rêve que seul l'acte d'écrire peut procurer.

Mohamed Abouelouafa
Université de Moncton